

Il obtient alors du papier et du charbon, et se met à dessiner sans cesse. Un villageois aisé s'intéresse alors à lui et propose de l'envoyer à Hambourg pour apprendre la peinture. Ses parents refusent, car il s'agit là, selon eux, d'un travail difficile, voire dangereux, parce que les maisons à Hambourg – la peinture de bâtiments est la seule qu'ils connaissent – sont très hautes. Découragé, Johann reste à la maison, mais ses dessins inspirent certains voisins qui payent ses frais de scolarité de l'école du village. À 16 ans, il obtient un travail de secrétaire chez un juge local. Il sert brièvement dans l'armée au moment où les forces napoléoniennes sont chassées d'Allemagne; stationné en Flandre, il voit de vraies peintures pour la première fois. (« Je comprenais maintenant ce que veut dire être un peintre [...] et pour un peu j'aurais pleuré à la pensée qu'une pareille carrière m'avait été interdite⁶⁸. ») Lorsque la guerre s'achève, il rentre chez lui et apprend que son père est décédé; sa sœur aînée partage désormais la petite maison de la mère avec sa famille. Eckermann marche alors des jours durant à travers des champs enneigés pour atteindre Hambourg; il y trouve un hébergement avec un ami de son village et tente de devenir artiste.

Ce rêve s'évanouit en raison de sa pauvreté et de sa mauvaise santé, et il se fait alors engager comme greffier au tribunal royal local – c'est là qu'il commence à lire et à s'essayer à la poésie. Il a alors 24 ans. Il étudie en privé, avec la conscience douloureuse qu'il n'a pas eu l'éducation des grands écrivains dont il ne cesse de lire les biographies. Malgré cela, ses poèmes sont appréciés et il s'aventure à en publier un recueil. Il envoie une copie à Goethe, qui a l'amabilité de lui répondre. Ils n'ont pas d'autre contact jusqu'à ce qu'il obtienne sa bourse d'études à Göttingen, écrive son essai sur la poésie et tente le coup de sa lettre et de sa visite.

Si Eckermann parvient à laisser derrière lui l'environnement de son enfance, ses racines provinciales sont tenaces. Lorsqu'il se trouve dans le cercle de Goethe, les différences sociales ne cessent de réapparaître dans son récit, où elles sont souvent traduites en différences de genre. Tout au long des *Conversations*, Eckermann joue la jeune fille timide et admirative de l'autorité héroïque de Goethe. Lors de leur première conversation, sur le sofa de Goethe, Eckermann explique : « Nous restâmes longtemps assis côte à côte dans une communion d'esprit pleine d'agrément et de charme. Je lui touchais les genoux, sa vue me faisait oublier son discours, je ne pouvais me rassasier de le contempler. Ce visage hâlé, si énergique, tout en replis dont chacun était plein d'expression. [...] Impossible d'exprimer le bien-être que j'éprouvais en sa présence⁶⁹. »

68. *Ibid.*, p. 39.

69. *Ibid.*, p. 57.

Comme on le voit, la réserve de jeune fille dont fait preuve Eckermann implique un silence face à l'immense pouvoir d'expression de Goethe, qui s'étend jusqu'à ses rides. Une année plus tard, Eckermann parle encore en termes d'amour de jeunesse, continuellement stimulé par la poésie de Goethe médiée par la voix et le corps du poète :

« Il alla chercher un manuscrit de poésies inédites et m'en lut à haute voix. L'entendre lire était une jouissance unique ; non seulement l'originale vigueur et la fraîcheur des poésies me transportaient au plus haut degré, mais Goethe, au cours de cette lecture, se montrait à moi sous un côté fort intéressant qui m'était resté inconnu jusqu'ici. Quelle variété d'accents et quelle force dans sa voix ! Quelle expression et quelle vie sur cette grande figure sillonnée de rides ! Et quels yeux⁷⁰ ! »

Même cinq ans après, Eckermann ne manque pas d'arriver tôt aux invitations à dîner afin d'avoir son héros pour lui tout seul : « Je l'ai trouvé comme je l'espérais, encore seul, attendant de la compagnie. Il portait sa veste noire avec l'étoile que j'aimais tant⁷¹. » Ce jour-là, Goethe lui confie durant leur discussion qu'il n'aura jamais de succès auprès des foules et qu'il écrit seulement pour les individus de même sensibilité. Les autres invités arrivent, le dîner commence, mais Eckermann est perdu dans ses pensées :

« Je ne parvenais pas à me concentrer sur la conversation, les mots de Goethe occupant pleinement mon esprit.

Cependant, autour de moi, chacun plaisantait, bavardait et profitait du repas. Je disais un mot ci et là, sans savoir exactement ce que je disais. Une dame m'a posé une question, à laquelle j'ai manifestement mal répondu : ils se sont tous moqués de moi. "Laissez Eckermann tranquille, a dit Goethe, il est toujours distrait, sauf quand il est au théâtre." [...]

Des biscuits et de beaux raisins furent servis en dessert. Ces derniers avaient été envoyés de loin et Goethe ne voulut pas dire qui les lui avait envoyés. Il les partagea, et me passa une belle grappe au-dessus de la table. [...] J'ai beaucoup apprécié ces raisins de la main de Goethe, et je me sentais maintenant très proche de lui, corps et âme⁷². »

Eckermann savoure les raisins envoyés à Goethe par une admiratrice anonyme, mais il ne s'en approchera pas davantage : en tant que poète, il ne parvient pas à s'approprier la puissance littéraire de son héros. Goethe n'arrange pas les choses en lui conseillant, dès le début de leur rencontre, d'abandonner son projet de poème sur les saisons : « Je mettrai surtout le poète en garde contre les grandes inventions

70. *Ibid.*, p. 112.

71. ECKERMANN Johann Peter, *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, op. cit., p. 37.

72. *Ibid.*, p. 237.

de son cru [...] rarement il advient qu'une telle vision soit parvenue à maturité dans la jeunesse. [Eckermann avait plus de 30 ans⁷³!] » Néanmoins, vers la fin de sa vie, Goethe se rend compte que son public déjà restreint ne fait que décliner et qu'Eckermann pourrait contribuer à diffuser son image auprès d'un public plus large en compilant un livre à partir de leurs conversations. Cet acte de piété est en même temps l'acte d'appropriation le plus réussi, comme Eckermann en témoigne dans l'ouverture d'une préface qui précède son introduction autobiographique dans l'édition originale : « Ce recueil d'entretiens et de conversations avec Goethe est né en grande partie de mon instinct naturel, qui toutes les fois que la vie m'apporte quelque chose d'important ou de curieux, me pousse à me l'approprier, en le couchant par écrit⁷⁴. » Si Goethe se présente sous des facettes très différentes selon les personnes qu'il rencontre, Eckermann affirme : « Voici *mon* Goethe⁷⁵. »

Eckermann reprend l'image de la mise en miroir (ou *Spiegelung*) que Goethe associait au réseau de littérature mondiale et l'applique au portrait de l'écrivain lui-même : « Ce que je viens de dire ne vaut pas seulement pour la manière dont Goethe se présentait à moi, mais davantage encore pour ma manière de le saisir et de le rendre. Il s'agit alors toujours d'une image réfléchie, et il est très rare qu'en passant à travers un autre individu, rien d'essentiel ne se perde et que rien d'étranger ne vienne s'y mêler⁷⁶. » Eckermann mêle ainsi au portrait une part de sa substance propre, et au cours de ce procédé – auditeur silencieux et réservé –, il a le dernier mot.

Il est intéressant de noter que, dans une nouvelle édition des *Conversations* publiée douze ans plus tard, Eckermann termine son récit en se comparant implicitement à la Vierge Marie. Sa dernière conversation traite en effet de la Bible : il vient d'en acheter une copie, mais il est ennuyé de constater qu'il y manque les textes apocryphes. Goethe déclare alors que l'Église commet une erreur en limitant le canon des Écritures, dans la mesure où l'œuvre créatrice de Dieu se poursuit notamment dans l'activité de grands esprits tels que Mozart, Raphaël et Shakespeare : « Il continue d'être actif dans les natures élevées, pour attirer à lui celles qui sont restées en arrière⁷⁷. » À ces paroles – les dernières qu'Eckermann consigne – s'ajoute un paragraphe qui tient en une seule ligne : « Goethe se tut. Mais je conservai, moi, ses grandes et bonnes paroles dans mon cœur⁷⁸. » Cette

73. *Ibid.*, p. 7.

74. GOETHE Johann Wolfgang von, *Conversations de Goethe avec Eckermann*, *op. cit.*, p. 31.

75. *Ibid.*, p. 32.

76. *Ibid.*

77. *Ibid.*, p. 628.

78. *Ibid.*

formulation fait écho à l'Évangile de saint Luc (2, 51), où le jeune Jésus prêche dans le temple ; ses auditeurs ne le comprennent pas, mais « sa mère retient tous ces mots dans son cœur ».

Cette fin biblique fait écho à la fin plus classique de la première édition des *Conversations*. Eckermann a toujours considéré la maison de Goethe comme une sorte de musée d'art classique. Les premières choses qu'il constate lorsqu'il y entre au début sont « les divers moulages de statues antiques, dès l'escalier⁷⁹ » ; Goethe lui-même est la pièce précieuse exposée au cœur de la maison : « J'ai assisté ce soir, chez Goethe, pour la première fois, à un grand thé. J'arrivai le premier et fus tout émerveillé de voir les salles si bien illuminées qui, toutes portes ouvertes, communiquaient entre elles. Dans l'une des dernières, je trouvai Goethe. Il vint au-devant de moi, l'air épanoui. Il portait, sur l'habit noir, sa décoration qui lui seyait fort bien. Nous restâmes seuls quelques instants⁸⁰. » Désormais, à la fin du livre, le monument qu'Eckermann voulait consacrer à l'écrivain s'est transformé en stèle funéraire. Après avoir relaté une dernière conversation au sujet de la tragédie grecque et du rôle de l'artiste, Eckermann passe sous silence la maladie de Goethe ainsi que sa mort. Il y a une ellipse, puis un paragraphe de clôture ensorcelant :

« Le lendemain de la mort de Goethe, j'ai ressenti un profond désir de revoir une fois sa coquille terrestre. Son fidèle serviteur, Frederick, m'a ouvert la chambre où il reposait. Couché sur le dos, il semblait dormir ; une paix profonde et une impression de sérénité irradiaient la noblesse sublime de son visage. Son front puissant semblait encore chérir une pensée. J'avais envie de couper une mèche de ses cheveux, mais le respect m'empêcha de le faire. Le corps était nu, enveloppé dans un drap blanc ; de larges blocs de glace étaient posés tout près, afin de le garder au frais le plus longtemps possible. Frederick ouvrit le drap, et je fus surpris de la splendeur divine de ses membres. La poitrine était puissante, large et bombée ; les bras et les cuisses étaient musclés ; les pieds élégants, les plus parfaits que l'on puisse imaginer ; sur tout le corps, il n'y avait pas une trace de gras, de maigreur ou de décadence. Un homme parfait, d'une grande beauté, reposait devant moi, et cet enchantement m'a fait oublier un instant que l'esprit immortel avait quitté une telle demeure. J'ai posé ma main sur son cœur – il y avait un profond silence – et je me suis détourné pour laisser libre cours aux larmes⁸¹. »

Le profond silence qui berce la scène ne fait qu'augmenter sa puissance visuelle. Dans cette prose, Eckermann réalise ainsi une étrange synthèse des peintures qu'il espérait un jour réaliser et de la poésie dramatique qu'il continue à composer.

79. *Ibid.*, p. 55.

80. *Ibid.*, p. 67.

81. ECKERMANN Johann Peter, *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, op. cit., p. 416.



Aucun des efforts d'Eckermann pour écrire dans des genres « élevés » n'a eu un quelconque impact, mais, par le biais de la forme populaire du journal, il réalise une entrée décisive dans la littérature mondiale. Son livre est traduit dans « toutes les langues européennes », comme l'indique l'*Encyclopaedia Britannica*, et même dans « toutes les langues civilisées », comme le note Havelock Ellis dans son introduction de 1930 aux *Conversations* (une phrase qui, bien que grandiloquente, a le mérite de prendre en compte la traduction japonaise). Par le biais de son livre, Eckermann devient le grand voyageur cosmopolite qu'il ne put être durant sa vie, au point de devenir, dans la traduction espagnole, le fringant « Juan Pedro Eckermann ».

Le succès immédiat que connaît le livre à l'étranger contraste nettement avec sa première réception en Allemagne. Publié par le grand éditeur Brockhaus, le livre se vend mal et est peu recensé. En effet, l'œuvre de Goethe, dont le point de vue hautain et conservateur n'attire que peu les lettrés allemands des années fougueuses conduisant à 1848, tombe alors progressivement en désuétude en Allemagne. Eckermann a beaucoup de mal à trouver un éditeur pour publier sa suite, qui se vend plus mal encore que la version originale. Les *Conversations* commencent seulement à être lues de façon plus substantielle vingt ans plus tard, lorsque Brockhaus reprend la suite et la republie avec la version originale. Ainsi, le livre d'Eckermann est un exemple intéressant d'une œuvre qui n'acquiert une présence effective dans son pays d'origine qu'après son entrée dans la littérature mondiale. Ce mouvement de la réception du livre à l'étranger qui prépare la voie à sa relance en Allemagne n'aurait sans doute pas surpris Goethe.

Les *Conversations* ont d'emblée beaucoup de succès dans la traduction anglaise : les deux versions rapidement traduites sont admirées par de nombreux lecteurs. Une traduction abrégée – réalisée par la féministe américaine Margaret Fuller – paraît dès 1838 ; deux ans seulement après la deuxième édition de 1848, John Oxenford, un traducteur anglais, développe la traduction de Fuller en y ajoutant des entrées de la nouvelle version. Dans cette traduction, le livre gagne non seulement de nouveaux lecteurs, mais également une nouvelle cohérence, car Oxenford englobe toutes les conversations dans un seul livre, alors qu'Eckermann lui-même avait été contraint de publier ses nouveaux matériaux dans un volume indépendant après avoir interrompu son contrat avec l'éditeur initial, faute de succès.

C'est ainsi que les *Conversations* « gagnent » en étant traduites. Eckermann toutefois y perd, car le livre intitulé *Gespräche mit Goethe* devient en anglais :

Conversations with Eckermann. Pour Oxenford, l'auteur du livre est donc Goethe et non Eckermann. L'autorité de ce dernier sur son texte diminue en même temps que sa paternité : à partir d'Oxenford, les traducteurs et les éditeurs n'hésitent pas à retravailler son agencement et même sa prose, en respectant uniquement les citations de Goethe – bien que celles-ci soient elles-mêmes la plupart du temps des reconstructions d'Eckermann, souvent bien des années après les événements, et qu'elles relèvent, tout comme le récit cadre, d'une interprétation de Goethe et de son œuvre. Comme l'indique Eckermann dans une lettre à un ami, son livre n'est pas « simplement la production mécanique d'une bonne mémoire ». « Même si je n'ai rien inventé et que tout est véridique, j'ai tout de même dû opérer une sélection⁸². » Ou, comme il le note amèrement dans une autre lettre : « Si j'étais aussi insignifiant que certains le prétendent, comment la valeur et la richesse de Goethe auraient-elles pu être si bien préservées en passant à travers mon esprit⁸³? »

Trop souvent, les traducteurs semblent avoir considéré qu'Eckermann n'était pas assez insignifiant. Dans sa version de 1850, Oxenford limite systématiquement la présence d'Eckermann dans son livre. Il réduit de manière drastique l'introduction autobiographique et, dans le corps du texte, il omet (sans le mentionner) des phrases qui témoignaient trop d'émotions ou trop d'assurance (« Avec lui j'étais indescriptionnellement heureux » ; « Je me réjouis énormément de ces mots »). Il a également supprimé des parties entières, souvent celles dans lesquelles le rôle d'Eckermann est équivalent à celui de Goethe, comme la partie finale de la seconde version où Eckermann se compare implicitement à la Vierge Marie.

Havelock Ellis déplore ces amputations du texte et de la vie d'Eckermann. Dans sa préface à la traduction d'Oxenford de 1930, dans la collection « Everyman's Library », Ellis fait l'éloge d'une biographie récente d'Eckermann et affirme : « Eckermann ne sera pas oublié à nouveau [...] c'est par le portrait qu'il a façonné que nous connaissons le mieux la plus grande figure moderne du monde de l'esprit⁸⁴. » Néanmoins, dans cette même édition, les louanges sont suivies par une note sévère de J. K. Moorhead, le directeur de la collection, qui va même plus loin qu'Oxenford : « Presque un huitième du livre original a été supprimé pour corriger l'extrême verbosité d'Eckermann et ce qu'il aurait appelé lui-même sa subjectivité⁸⁵. »

82. ECKERMANN Johann Peter, *Gespräche mit Goethe in den letzten Jahren seines Lebens*, op. cit., p. 680.

83. *Ibid.*, p. 694.

84. ECKERMANN Johann Peter, *Conversations of Goethe with Eckermann*, trad. Havelock Ellis, Londres, J. M. Dent & Sons, 1930, p. xviii.

85. *Ibid.*, p. XXI.

La situation empire dans une réédition récente de la traduction d'Oxenford, aux éditions North Point Press (1984). Non seulement le livre est à nouveau intitulé *Conversations with Eckermann* et l'auteur en est Goethe, mais ce dernier est lui-même complètement sorti de l'histoire. Alors que les *Conversations* commencent avec un Goethe âgé de 74 ans et se terminent à sa mort neuf ans plus tard, la couverture de l'édition North Point montre Goethe dans sa quarantaine. Cette édition va plus loin encore en insérant en frontispice un buste de Goethe en jeune homme, dans un style romain (illustration 1). Goethe voit ainsi se réaliser son vœu le plus cher : il est en effet devenu plus noble, plus latin – et plus jeune – en traduction.

En traversant la Manche, Goethe renaît de son cercueil, tel Dracula, et devient l'auteur du livre qui enregistre sa propre mort. La vie d'Eckermann, à l'inverse, se dissout en même temps que ses droits d'auteur : alors que les premières éditions tendent à abrégé la préface et l'introduction autobiographique d'Eckermann, la réédition North Point les supprime entièrement. Ainsi, le livre commence de façon un peu mystérieuse (« Weimar, juin 10, 1823. Arrivé ici depuis quelques jours, c'est aujourd'hui que je me suis rendu chez Goethe pour la première fois⁸⁶ »), mais grâce aux suppressions, la paternité de l'ouvrage est attribuée à Goethe et ne lui sera pas disputée par celui qui est désormais à peine son copiste. « JOHANN WOLFGANG VON GOETHE, nous dit la couverture, était un géant intellectuel. [...] De toutes ses œuvres, *Conversations avec Eckermann* démontre peut-être le mieux l'éventail de ses intérêts et la profondeur de sa maîtrise⁸⁷. » Eckermann, à l'inverse, est simplement « un jeune ami » qui a transcrit et publié les remarques de l'écrivain, comme l'explique une brève note. Après avoir donné une nouvelle vie à son héros cosmopolite, l'auteur provincial retombe dans l'ombre jetée par le portrait qu'il a lui-même dépeint.



Dans les prochains chapitres, je m'intéresserai à ce qui se perd et à ce qui se gagne en traduction, en examinant les glissements inextricables de langue, d'époque, de région, de religion, de statut social et de contexte littéraire qu'une œuvre subit lorsqu'elle quitte son origine pour entrer dans une nouvelle sphère culturelle. De nos jours, de plus en plus de traductions d'œuvres issues de mondes littéraires différents sont produites. Si elles sont bien faites, ces traductions sont

86. *Ibid.*, p. 55.

87. Traduction de la couverture de la version anglaise. La quatrième de couverture française, à l'inverse, présente Eckermann comme « un des plus fidèles magnétophones de l'histoire » (N.D.T.).

capables de nous offrir une prise unique sur l'étendue des cultures du monde, passées et présentes. Trop souvent, néanmoins, des déplacements se produisent et l'émergence d'un ouvrage de littérature mondiale perd l'âme de l'auteur. Nos méthodes critiques sophistiquées et notre sensibilité culturelle raffinée ne nous ont pas empêchés de tomber dans les pièges et les abus qui étaient déjà courants il y a des centaines, voire des milliers d'années. Si nous voulons nous améliorer, nous devons acquérir une meilleure compréhension de ce qui advient lorsque nous faisons circuler des œuvres à travers les sphères mouvantes de la littérature mondiale. Ce qui suit est à la fois une tentative de définition, une célébration des opportunités qui s'offrent à nous, ainsi qu'un panorama de récits de mise en garde.



Illustration 1. – Goethe romain (frontispice de *Conversations with Eckermann*, San Francisco, North Point Press, 1984).

« Qu'est-ce que la littérature mondiale ? », David Damrosch
ISBN 978-2-7535-9263-6 Presses universitaires de Rennes, 2023, www.pur-editions.fr